

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME IX — N° 4
DÉCEMBRE 1930

SOMMAIRE :

Séance Publique du 26 Octobre	81
Messages	81
Discours de M. Doutreponl.....	89
Discours de M. Jules Destrée.....	121
Chronique :	
Exposition de la Littérature	131
Conférences.....	131
Le Bureau	132
Prix	132

Séance Publique du 26 Octobre

L'Académie a tenu, le 25 octobre, pour s'associer à la célébration du centenaire de l'indépendance nationale, une séance publique.

S. M. le Roi honorait de sa présence cette cérémonie.

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Georges Doutrepoint, directeur, ayant à ses côtés MM. Jules Destrée, vice-directeur, Benjamin Vallotton et le Secrétaire perpétuel.

MESSAGES

Le Secrétaire perpétuel annonce que des messages ont été adressés à l'Académie par plusieurs de ses membres étrangers.

Voici le texte de ces messages :

Barbizon, 21 oct. 1930.

Monsieur le Président,

J'aurais voulu me trouver aujourd'hui avec mes confrères pour célébrer avec eux le Centenaire de l'Indépendance. Ne pouvant quitter Paris je tiens à m'associer de loin à cette pieuse manifestation.

Je voudrais le faire en toute sincérité du cœur. C'est pourquoi je commencerai par un aveu. Il est infiniment regrettable qu'après que le canon de Jemmapes et ensuite de Fleu-

rus vous avait libérés du joug étranger, une Assemblée Française, trompée par des rapports mensongers et des scrutins truqués, égarée aussi, il faut le dire, par les idées alors régnautes sur les « frontières naturelles », ait infligé à vos aïeux sous le nom de réunion volontaire une annexion contraire à tous les principes que la Révolution avait pour but de faire régner sur le monde renouvelé.

Du moins avons-nous conscience qu'en détruisant les tyrannies locales, en ruinant les pouvoirs qui vous opprimaient, en vous habituant à un régime d'égalité politique et sociale, notre domination a contribué à vous préparer à la vie d'union et d'unité que vous avez menée depuis, et nous avons quelque fierté à nous souvenir que c'est une armée française qui a brisé sous Anvers les derniers liens qui vous enchaînaient.

Vous aviez fait dans la mémorable année dont vous fêtez le centenaire l'effort qu'il fallait pour être libres, mais les petites nations sont destinées à grandir ou à périr. Celles-là seules ne périssent pas, qui préparent les esprits à la grandeur de n'importe quel destin futur. C'est parce que, obscurément mais fidèlement, vous avez cultivé en vous les grands sentiments et les hautes vertus, que, le jour venu, en vous exposant à la mort pour sauver l'honneur, sous la conduite d'un Roi que vous appelez si justement un Roi-Chevalier, en acceptant tout d'un élan pour sauver votre droit qui était le droit même de l'humanité les plus douloureux sacrifices, vous avez donné à la patrie belge la consécration qui lui manquait encore, celle du malheur noblement supporté pour elle par tous ses enfants. Les héros ensevelis sous les ruines de Loncin,

Dont Leman chez les morts parle à Léonédas,
les femmes, qui sans faiblesse, ont supporté la faim pour

elles et leurs enfants, qui jusque dans l'esclavage du travail forcé, sont restées debout dans leur dignité, tous ont inscrit la Belgique au nombre des nations dont s'honore l'histoire et l'ont environnée des rayons d'une gloire qui la fait à jamais intangible et sacrée.

D'autre part votre génie national, et c'était là la deuxième consécration qu'il vous fallait, s'est révélé depuis cinquante ans avec éclat ; votre âme s'est affirmée avec ses traits bien distincts, dans des œuvres qui ne sont plus d'une autre école que de la vôtre.

Après H. Conscience, Guido Gezelle, van de Woestyne, Vermeylen ;

Après Edmond Picard, Camille Lemonnier, Gilkin, Valère Gille, Rodenbach, Verhaeren, Maeterlinck ;

Après tant d'autres qui siègent parmi vous, il n'est plus personne qui ait le droit de demander où est votre génie et ce qui fait votre originalité. En vers et en prose, la nature particulière de vos contrées, la vie industrielle et laborieuse de vos populations, leur pensée aussi, si variée qu'elle va du mystique au plaisant, ont été peintes avec cette fidélité à laquelle seuls parviennent les écrivains dont un sentiment intime rend l'observation pénétrante et chez qui la technique, une technique savante et puissante, soutient l'expression.

Il ne nous reste à nous Français qu'un souhait à exprimer, c'est qu'il s'élève un jour du milieu des vôtres, un génie qui se fasse le poète de votre épopée et qui, sous une forme qui est à trouver, sans rien ajouter à une histoire qui ne peut être embellie, la revête des splendeurs de l'art.

Ferdinand BRUNOT.

Amsterdam, 20 octobre 1930.

Mes chers Confrères,

Comme les circonstances ne me permettent pas d'être parmi vous à la séance solennelle du 26 octobre, et que je tiens pourtant à m'associer à vous dans tout ce qui touche à notre Académie, je me permets de vous envoyer par écrit mes vœux les plus sincères pour le bonheur de votre patrie, dont vous allez commémorer l'indépendance séculaire.

Représentants de la langue et de la littérature françaises qui, dans votre pays, ont suivi une évolution propre et importante, vous avez pris à tâche d'assurer à la Belgique française une place indépendante dans le monde des lettres. Vous récompensez les mérites anciens et vous encouragez les jeunes talents; il se publie sous vos auspices des études d'une haute valeur, et vos concours contribuent à révéler des poètes qui ajoutent des œuvres d'une inspiration personnelle au grand patrimoine littéraire de la France.

Vous admettez aussi dans votre sein les savants qui étudient l'histoire de votre langue et de votre littérature, et ces dialectes qui intéressent si hautement les linguistes. Ces préoccupations philologiques ont valu à notre Académie la présence de vos éminents médiévistes et dialectologues, qui contribuent, eux aussi, à affirmer l'indépendance de la Belgique dans le monde des idées.

C'est pourquoi la célébration de l'indépendance de la Belgique ne serait pas complète sans la manifestation que vous projetez pour le 26 octobre. Je serai avec vous de tout cœur, car je sens vivement les liens qui m'unissent à vous, liens que crée notre commune ardeur pour la culture et la langue françaises et que vous avez bien voulu consacrer en m'appelant parmi vous.

J. J. SALVERDA DE GRAVE.

Du Canada français, resté fidèle comme la Belgique à la culture française, j'envoie, au titre de membre étranger de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, mes hommages et mes vœux à la fière nation belge qui célèbre le centenaire de sa liberté. Des traits communs, l'amour de la même langue, le respect des mêmes origines, la même volonté de durée, la même résistance au moment du danger, nous unissent et donnent au salut que je vous adresse, au nom de mes compatriotes, l'accent de la fraternité.

Montréal, le 13 octobre 1930.

Edouard MONTPETIT.

Copenhague, le 21 octobre 1930.

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Dans quelques jours l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises participera par une séance solennelle à la célébration du centenaire de l'indépendance belge. J'aurais ressenti une très vive satisfaction à assister personnellement à cette séance ; mais il m'est malheureusement impossible de me rendre à Bruxelles, et je suis obligé d'adresser mes hommages et mes félicitations à l'Académie par ces quelques lignes.

Cet été la Belgique a célébré, de beaucoup de manières, le centenaire de son indépendance, et toutes les nations ont salué ces manifestations avec une très vive joie. Bien souvent, la civilisation des pays belges a joué un rôle particulièrement important dans le développement de la culture européenne. Déjà au moyen âge la Belgique a produit une littérature et un art qui ont émerveillé l'Europe. Plus tard, c'est la Belgique classique représentée surtout par la brillante

école d'Anvers, qui a doté le monde de productions immortelles. Mais je tiens surtout à souligner l'activité imposante déployée par la Belgique moderne dans les domaines les plus divers, dans le commerce, l'industrie, l'horticulture, la navigation et la colonisation, aussi bien que dans l'art, la pensée et les sciences. Il s'agit de la Belgique de Solvay, Greiner, Evence Coppée, Constantin Meunier, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck et de tant d'autres. En dernier lieu, je suis on ne peut plus heureux de saluer et de glorifier la Belgique libre et indépendante qui a donné à l'humanité une leçon unique de morale, la plus haute et la plus belle qu'on puisse imaginer.

Je vous prie, Monsieur le Secrétaire perpétuel et cher ami, de présenter mes hommages cordiaux à tous mes confrères et je reste

Votre très dévoué,
Kr. NYROP. (G. F.)

Strasbourg, octobre 1930.

Votre invitation à participer à la célébration, par l'Académie, du Centenaire de l'Indépendance belge m'a atteint comme un appel. Comment un Suisse n'en serait-il pas ému ? Nos deux pays n'étaient-ils pas, à la veille de la guerre, dans des conditions assez semblables : entourés par de puissants voisins ; neutres par le texte des traités et par la volonté de leurs peuples également attachés à des traditions nationales d'autant plus significatives que plusieurs langues les exaltent ?

Août 1914 ! Qui ne ressentit, en Suisse, l'outrage fait à la dignité d'un peuple libre ? Au pied des monts neigeux on souffrit avec vous, partageant des angoisses, des dou-

leurs que les « nécessités qui ne connaissent pas de loi » pouvaient infliger à d'autres avec la même brutalité. ... Que ce fut long ! Que de fois on put croire consommé le désastre qui n'aurait pas été celui d'un peuple seul !... Inspirée par son Roi, par son Cardinal, par le génie de son Peuple, la Belgique fut pareille à ces arbres dont la cime, ployée par l'ouragan, rejoint presque le sol, puis se redresse avec une vigueur accrue, rétablie dans le ciel comme un drapeau. Quel sens émouvant prennent alors ces mots : Premier centenaire de l'indépendance belge...

Premier centenaire ?... Voici trente-neuf ans, la Suisse fêta le six-centième anniversaire de sa liberté née sur une prairie de ses montagnes. Là encore, en dépit des apparences, ne nous rejoignons-nous pas dans le temps ? Chaque année de la guerre, pour vous, n'a-t-elle pas duré un siècle au long duquel, si vos corps étaient esclaves, vos âmes demeurèrent libres ? Vous fêtez donc comme nous, en réalité, le sixième centenaire de votre indépendance.

En outre une noble tâche rapproche Romands d'Helvétie et Belges de langue française : veiller sur les destins de cette langue dont ils sont, hors de France, les témoins et les gardiens. Cette langue, il est doux de l'aimer et de la défendre. De l'aimer parce qu'elle est élégance, clarté, loyauté, parce qu'elle a les vertus du sourire et de la finesse. De la défendre pour qu'elle ne devienne pas, sur les confins où retentissent d'autres accents, un jargon, c'est-à-dire moins que rien. Que Belges et Romands s'appliquent à parler leur langue le plus purement possible, à en inventorier les richesses, à les augmenter par une incessante création, n'est-ce pas la plus belle offrande qu'ils puissent faire à leurs pays où d'autres ont la tâche d'aimer et d'illustrer d'autres langues ?

Voilà pourquoi devant cette Académie Royale, en cette

année du centenaire de l'Indépendance Belge, le Suisse que je suis vient à vous en ami, mieux, en frère attaché à toutes les traditions et à toutes les disciplines qui enseignent le respect de ce qui est clair, juste et vrai, donc de ce qui est libre, c'est-à-dire de tout ce qui constitue l'idéal, jamais atteint mais toujours poursuivi, de nos patries aux visages multiples.

Benjamin VALLOTTON.

21 octobre 1930.

Je suis désolé de ne pouvoir assister à la séance que l'Académie tiendra dimanche prochain pour célébrer le Centenaire de l'indépendance de la Belgique. Vous savez combien j'aurais aimé, en cette occasion, me trouver parmi vous. Les circonstances, hélas, ne me permettent pas cette joie. Mais elles ne peuvent pas empêcher que ma pensée aille vous saluer ; elle est, d'ailleurs, toujours en Belgique, et elle y sera ce jour-là plus que de jamais. Je vous prie d'en être l'interprète auprès des membres de notre Compagnie, de leur exprimer mes plus vives félicitations, et de leur dire que je m'associe de tout cœur à cette heureuse manifestation de fierté nationale et patriotique. Les Belges ont doté le monde d'un art superbe ; ils l'ont enrichi de leur littérature et de leur science, et sous leur grand Roi ils se sont montrés aussi héroïques dans la paix que dans la guerre. Je forme les vœux les plus sincères pour le bonheur et la prospérité de ce cher pays et de son peuple dans tous les siècles à venir, et je vous prie de trouver ici pour vous et pour nos collègues l'expression de mon amitié fraternelle et de ma plus haute considération.

BRAND WHITLOCK

DISCOURS DE M. DOUTREPONT

Le Directeur de l'Académie, M. Georges Doutrepont, prononce le discours suivant :

Sire,
Mesdames, Messieurs,

Il n'est pas de Belge digne de ce nom, pour qui les événements formidables d'il y a quinze ans n'ont pas été l'occasion d'un examen ou d'un réveil de conscience. Chacun a trouvé dans la grande lutte sa pierre de touche, son banc d'épreuves où il a vérifié ce que valait son âme : il a senti ce qu'était la vraie souffrance et jugé de quel prix est la vie ; il a vu comment il aimait son pays et pourquoi ; il a compris à quel point il dépendait de son passé ou par quels liens puissants il était attaché à ses proches et à ses morts. Mais sa « culture » morale s'est élargie autrement encore. Tout en apprenant à mieux se connaître individuellement, il s'est mieux connu socialement. En lui, la guerre a provoqué le lumineux réveil ou le glorieux épanouissement de son âme « nationale ». L'esprit de solidarité, l'amour de ce bien commun qui se nomme une patrie, le dévouement à la cause publique, voilà de ces vertus sociales qui peut-être sommeillaient en lui ou plutôt y vivaient à l'état latent en des formes indistinctes et qui ont repris corps et force à l'appel d'un génie mystérieux, et trop souvent silencieux, le génie du foyer natal. Beaucoup d'entre nous, en effet, étaient vis-à-vis d'eux-mêmes ce que sont parfois les habitants des vieilles maisons à l'endroit de celles-ci : ils s'imaginent qu'elles leur sont familières, mais le jour où ils se mettent à y faire un voyage de reconnaissance du sous-sol aux combles, ils y découvrent des retraites et des coins où leur regard, antérieurement superficiel et distrait, n'avait jamais pénétré.

Les jours de bonheur et de rayonnement moral ont même *efficace*, selon le langage des théologiens ; ils déterminent chez les hommes, et même ils leur imposent, de pareils sondages de conscience. Ainsi que les jours de tristesse et d'écrasement, ils leur créent des obligations de piété patriotique. Ils leur font, malgré la dissemblance absolue des temps, un état d'esprit qui les incline aux recueils intérieurs et profonds. Aussi, le spectacle d'un siècle d'indépendance devient à son tour la pierre de touche, le banc d'épreuves où l'on vérifie la structure, la bonne façon de ses sentiments collectifs et sociaux. Voyez donc ! Depuis six mois les célébrations du Centenaire se succèdent en une espèce de chaîne ininterrompue de cérémonies, les unes plus, les autres moins fastueuses, mais toutes elles prennent le caractère d'un examen de conscience ou, si vous le voulez, elles affectent la forme d'un bilan. Historiens, publicistes, orateurs se demandent à l'envi ce que la Belgique a créé de fécond et d'éclatant depuis 1830, dans les divers domaines de l'activité politique, économique, morale, intellectuelle.

L'*Académie royale de langue et de littérature françaises* a peut-être pareillement le devoir de se poser semblable question, et surtout de se la poser devant le Souverain Auguste auquel est due sa fondation et dont la présence rehausse, de manière insigne, l'éclat de sa séance de commémoration, et aussi de jubilation, en souvenir et en l'honneur de tous les écrivains qui voulurent leur patrie grande et glorieuse par leurs œuvres françaises. Daigne Sa Majesté agréer l'expression de sa très respectueuse et très vive gratitude pour le témoignage d'estime qu'elle lui donne par là, témoignage dont la faveur s'étend à toute la Belgique littéraire. Elle permettra sans doute que nos hommages fervents aillent également vers Celle que tous ses féaux sujets dési-

gnent, avec toute l'affection qu'on peut mettre dans la plus simple des appellations, *la bonne Reine*, la Reine qui pourtant ne se contente pas d'avoir toutes les bontés du cœur, mais à qui rien de ce qui est art et lettres ne demeure étranger.

Si notre Compagnie croit avoir à son tour la mission de dresser un bilan, c'est cependant un bilan dont le total est déjà prévu, ou indiqué, dans ces nobles paroles qui datent de 1910 : « Il y a des œuvres de la pensée belge qui resteront des monuments durables de notre génie national, de même que les cathédrales, les beffrois et les hôtels de ville de nos vieilles cités. Le brillant renouveau de nos lettres vient à son heure ; n'est-il pas le vrai couronnement de l'extraordinaire développement de nos industries et de notre commerce ? ».

Mesdames et Messieurs, j'ai cité, comme on dit en style de livre précis et documenté, votre Roi Albert I^{er}. C'est lui qui prononçait ces paroles à l'Exposition de Bruxelles, le 6 juillet 1910, en inaugurant — veuillez l'observer — un salon des lettres belges, tandis qu'il était entouré de tout un monde d'écrivains, français, flamands et wallons. Il les prononçait en une heure qui était *l'heure heureuse* suivant le mot qu'employait précisément alors Emile Verhaeren dans la préface de la *Belgique illustrée* de l'un des nôtres.

Les paroles royales de 1910 faisaient une sorte d'écho lointain, mais direct, à d'autres que le Sénat Belge avait entendues le 11 mars 1856, à d'autres paroles qui étaient aussi d'un Roi, ou plutôt d'un futur grand Roi, du Duc de Brabant qui était destiné à porter un nom d'impérissable mémoire, le nom de Léopold II. Il disait à la Chambre Haute : « Si la Providence nous a prodigué des compositeurs, des statuaires et des peintres hors ligne, nos provinces pos-

sèdent aussi des écrivains qui ont su se distinguer et produire, en français comme en flamand, pendant les vingt-cinq années écoulées depuis notre émancipation, plus d'une œuvre remarquable. Ce résultat est important ; car une sage politique nous enseigne qu'un peuple, jaloux de son existence indépendante, doit tenir à posséder une pensée à lui, à la revêtir d'une forme qui lui soit propre et qu'en un mot, la gloire littéraire est le couronnement de tout édifice national. »

Les paroles royales que vous venez d'entendre, Mesdames et Messieurs, les paroles de 1856 et de 1910, appartiennent aux deux périodes qui constituent notre histoire littéraire depuis cent ans : *la période de 1830 à 1880 ; la période de 1880 à 1930*. Ainsi le hasard des choses fait qu'au point de vue des lettres, le centenaire se partage en deux parts strictement égales. Mais vous tous qui m'écoutez, vous avez sans doute devancé ma pensée en réfléchissant que l'équivalence n'est que chronologique, autrement dit que leur inégalité de valeur artistique les sépare ou les distingue singulièrement. J'oserai pourtant bien, pendant quelques instants, n'établir entre elles aucune distinction, parce qu'elles le sont spécialement par le désir qui les anime, l'une et l'autre, mais chacune à leur façon, de constituer une grandeur morale pour le pays.

Seulement avant 1880, le désir est plus naïf et plus spontané qu'après cette date. Il a presque la naïveté, l'ingénuité de l'enfance. Et puis il aime de s'exprimer à haute voix, avec grandiloquence même, et il ne craint pas de se répéter. Parcourez en effet nos revues, nos livres, nos journaux d'avant 1880, parcourez aussi nos bulletins de Sociétés ou d'Associations pour l'encouragement des choses de l'esprit, et bientôt peut-être vous vous lasserez de compter les expressions ferventes et bruyantes de ce désir, le désir ardent

de former une nation littéraire. A peine le pays a-t-il édifié ses premières assises (c'est en 1834) que Jean-Baptiste Nothomb écrit dans son *Essai historique et politique sur la Révolution belge* : « Une nation qui a la conscience d'elle-même est, à la fois, une puissance intellectuelle et politique ; la Belgique politique s'est reconstituée ; la Belgique intellectuelle doit renaître également ». Au début de 1835, la *Revue belge* (remarquez ce titre qui désigne l'organe d'une *Association nationale*, créée à Liège, *pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique*, association qui s'étend par ses ramifications aux principales villes du pays, la *Revue belge*, dis-je, lance cet appel au public : « La Belgique entre dans une ère nouvelle ; son rôle va différer entièrement de ce qu'il dut être tant qu'il lui manqua l'indépendance. Dès qu'un pays est admis à prendre rang parmi les Etats européens, il contracte envers le reste de la grande famille des peuples, l'obligation de verser au foyer commun son contingent de lumières ; il éprouve le besoin de concourir pour sa part à acquitter le tribut de savoir que l'Europe doit au reste du monde ». Ainsi parle le poète Théodore Weustenraad dans la première livraison de la revue (car c'est lui qui a rédigé l'*Appel au public*), et ses paroles rencontrent l'accueil le plus sympathique dans la presse. Il en prononce d'autres, plus significatives et plus précises, en faveur de la même bonne cause dans les rapports de 1835 et de 1836 sur l'état de l'*Association nationale* dont il est le secrétaire : « La Belgique a conquis son indépendance littéraire. Il y a un préjugé répandu, même en Belgique, sur l'incapacité littéraire des Belges. Ils seraient réduits à piller les idées d'autrui, à contrefaire les livres qui viennent de l'étranger. Si la littérature est l'*expression de la société*, la Belgique peut avoir une littérature aussi bien que la France,

l'Allemagne ou l'Angleterre et que tout pays 1^o instruit ; 2^o doué d'une langue souple et savante ; 3^o dont les institutions et les mœurs portent le cachet d'une individualité nationale. Or la Belgique réunit ces trois conditions : elle est un des pays les plus instruits ; sa langue est le français ; elle est douée d'une nationalité tant dans la vie publique que dans la vie privée... » En 1839, la *Revue Nationale* réclame pareillement des livres qui soient l'expression de la société : « La Belgique aura une littérature, du jour qu'on pourra voir dans les ouvrages de ses écrivains une représentation fidèle des qualités bonnes et mauvaises qui la distinguent des autres nations ». Non moins nette et caractéristique est la déclaration de la *Revue de Belgique* dans son Avant-Propos en 1846 : « Le monument qui constitue et perpétue la nationalité, c'est une littérature ». Dix ans plus tard, le 11 mars 1856, le duc de Brabant, le futur Léopold II, fait au Sénat la même déclaration, la déclaration que vous avez déjà entendue.

Mais, remarquez-le, dans cette déclaration et dans toutes les autres, sous tous les propos de l'espèce que je cite ou que le manque de temps m'interdit de reproduire, un gros et difficile problème se cache, un problème que la Belgique d'avant 1830 n'avait qu'entrevu, et dont la nation, devenue indépendante, n'a pas cessé de chercher la solution. La Belgique, proclamait ou déclamait Weustenraad en 1835, est douée d'une langue souple et savante, le français ! Sans doute, mais le français est une propriété que la Belgique littéraire d'expression française possède en partage avec la France, et l'on s'est demandé souvent si l'ensemble des œuvres de notre pays pouvait être examiné indépendamment de cet être complet en soi qui se nomme *littérature française*. On a fait remarquer que ce qui caractérise essentiellement la

chose qui s'appelle *une littérature*, c'est la langue dans laquelle elle est écrite. Dès lors, puisque le *verbe français* n'est point notre bien propre, ne sont-ce pas des termes antinomoniques que ceux de *littérature française de Belgique* ?

En apparence oui, mais, à tout prendre, ils ne sont pas contradictoires, ils ne sont pas exclusifs l'un de l'autre, si l'on veut bien admettre que ce qui caractérise la chose dite littérature, ce n'est pas uniquement la langue, mais que c'est aussi la manifestation, par cette langue, de la vie, des sentiments, de l'idéal d'un peuple. Or le peuple belge s'est exprimé dans ses livres de langue française. Mais (hâtons-nous de l'ajouter) vous devinez assurément qu'en parlant ainsi nous ne prétendons pas séparer ce que la nature et l'histoire ont indissolublement uni, c'est-à-dire deux mouvements de lettres (de France et de Belgique) formulés dans un même et unique vocabulaire et, de plus, évoluant au milieu d'influences esthétiques et sociales qui souvent leur sont communes ou qui se fondent les unes dans les autres par d'innombrables points de contact. Notre nation a subi, en tant que société littéraire, l'action de tous les courants intellectuels de sa grande voisine : Moyen Age, Classicisme, Philosophisme, Romantisme, Naturalisme, Symbolisme. Elle les a subis parce qu'elle devait presque inévitablement les subir.

Nous nous demanderions volontiers de notre côté si, dans les temps antérieurs à 1830, si, durant les siècles qui ont précédé l'éclatante et la définitive apparition de notre nationalité, on ne discerne pas, chez les Belges nombreux qui firent acte d'écrivains, des traits et des accents où, nous Belges d'aujourd'hui, nous reconnaissons quelque chose de notre physionomie et de notre voix ? Un œil d'historien perspicace et bienveillant y démêle assurément des particularités ethniques qui seraient intéressantes à relever ici. On y sent

même, surtout à la veille de 1830, des mentalités qu'on pourrait qualifier de nationales ou de belges. Mais ces mentalités ne s'organisent pas en un mouvement intellectuel d'ensemble, pas plus que les activités littéraires qui se sont manifestées dans nos régions pendant le passé ne forment une suite, une continuité, une tradition. Les hommes d'autrefois qui exercent ou déterminent ces activités ne composent pas une seule et même famille d'esprits échelonnés le long des siècles. Ils n'apparaissent pas, comme en France, rattachés les uns aux autres par une espèce de tâche commune ou de progression soutenue dans le développement de leur intellectualité. Ils ne sont du reste pas une « masse » suffisante, et ils ont des frontières politiques trop mobiles pour qu'ils songent à devenir une collectivité servant d'interprète artistique à un *pays*.

Au Moyen Age surtout, le particularisme local qui règne en Belgique, le patriotisme de clocher qui est le patriotisme de nos écrivains, les tient séparés les uns des autres, les fait, de région à région, distincts et distants d'âmes, malgré le plus ou moins d'esprit de solidarité politique et économique qui rapprochent les comtés et les duchés auxquels ils appartiennent. D'ailleurs en ce temps-là, et plus tard encore jusqu'au XIX^e siècle, la France elle-même, à qui sa littérature constitue pourtant un si splendide titre de gloire, n'est pas hantée de ces idées qui sont devenues si familières aux hommes d'à présent : savoir que les lettrés contribuent au renom et à l'éclat d'une nation, qu'elles sont pour elle un patrimoine précieux, un bien commun dont elle a le droit de s'enorgueillir.

Mais, pour revenir à nos gens de lettres du lendemain de la proclamation de notre indépendance, il faut bien reconnaître que, si impérieux que fût leur souci d'autonomie in-

llectuelle, les bonnes volontés ne suffisent pas à faire les bonnes littératures. Nos ancêtres écrivirent pourtant beaucoup de livres. La Muse nationale, ainsi qu'on aimait à dire en leur âge, fut riche en inventions de tout genre, et même elle eut ses grâces, mais, avouons-le, c'étaient souvent des grâces un peu lourdes, celles d'une fille de campagne qui vit trop loin des centres d'élégance, qui n'en veut pas moins se maquiller à la mode de Paris, et qui retarde d'une saison ou deux. Néanmoins, je le répète, toute la Belgique de 1835 et de 1840 n'était pas occupée à régler nos derniers différends avec la Hollande, à signer à Londres le traité des XXIV articles, et à promouvoir les intérêts du commerce et de l'industrie. Nous avions des écrivains et même d'assez nombreux écrivains. On s'en convaincra, en parcourant, même d'un regard très rapide, le vaste tableau ordonné par Charles Potvin sous le titre de *Cinquante ans de liberté*. Nous n'ignorons pourtant pas que ce dernier titre a prêté à railleries chez certains de nos historiens littéraires, un peu légers de ton et de documentation, et qu'ils ont, à ce propos, parlé de cinquante années de liberté et de paix qui auraient été, pour l'intellectualité belge, cinquante années de repos et de sommeil. Mais on ne dort pas durant cinquante ans, sauf dans les contes... où même on dort cent ans. En tout cas, l'histoire littéraire n'est pas un conte : c'est une vérité ou une réalité à établir. Or, le lettré curieux qui se donne la peine de fouiller les coins et recoins de notre vieille maison de librairie nationale, si modeste d'apparence dans le lointain où elle se dresse, est frappé de la masse de livres qu'elle renferme. Aussi est-ce justice de tenir compte de *ce mouvement* (je souligne le mot), de ce mouvement *général* (je souligne cet autre mot) lorsqu'on recherche les signes précurseurs de la brillante renaissance de 1880. D'ailleurs (dois-je rap-

peler une chose qui traîne aujourd'hui dans tous nos manuels scolaires de littérature ?) il est trois écrivains que les « renaissants » ont proclamés leurs Messies, en lesquels ils se sont comme salués ou reconnus, malgré la différence des traits physionomiques : le poète André Van Hasselt, le romancier Charles De Coster et le moraliste Octave Pirmez, sans oublier que, depuis lors, d'autres cérémonies de réparation ont été célébrées, d'autres autels expiatoires ont été élevés, autels sur quoi l'on a placé des statues comme celles de Weustenraad et d'Edouard Wacken ? Mais une chose qui a moins traîné partout, qui a été moins dite, est que le Romantisme français, dont beaucoup de nos vieux amateurs de lettres se défiaient, parce qu'ils en redoutaient les excès, a quand même pénétré dans nos contrées et leur a communiqué quelque chose de sa flamme, de son coloris, de ses élans lyriques, de ses envols d'imagination. Il y a pénétré grâce aux trois précurseurs, mais non sans le concours de quelques-uns de leurs confrères moins réputés, tels que Weustenraad, Wacken, Etienne Hénaux, Charles Potvin.

Et remarquez-le : ce n'est pas seulement le Romantisme de France, le latin, qui nous arrive par eux, c'est aussi le germanique. Il y a là une autre chose qui a été moins dite, mais qu'il sied aussi de redire. C'est une chose qui est une idée curieuse, une idée bien représentative du désir qu'avaient nos ancêtres littéraires d'être *des gens de chez eux*. Ils se félicitaient d'être situés au confluent de trois grandes littératures : française, allemande et anglaise. Leur patrie pouvait, de la sorte, bénéficier des inspirations et des lumières qui lui venaient de trois puissants foyers intellectuels. Mais ils portaient plus souvent leurs regards outre-Rhin qu'outre-Manche. L'opinion prédominante était celle qu'exprimait

J.-J. Thonissen : « Placée entre l'Allemagne et la France, participant du génie de l'une et de l'autre, la Belgique réunit les conditions désirables pour se créer une littérature propre ».

Vous entendez : « entre l'Allemagne et la France ». Il y a là une idée qui revient fréquemment dans nos livres d'avant 1880 : c'est que notre pays jouerait, s'il voulait, un rôle d'Etat littéraire mixte, ou d'agent de liaison entre elles ; c'est qu'à l'intérieur de ses frontières devrait s'effectuer l'alliance ou le croisement des deux Romantismes, français et allemand. En effet, dit-on, la Belgique, terre à la fois de langue latine et de langue germanique, se trouve, par sa dualité ethnographique et esthétique, placée au mieux pour devenir un champ d'action intellectuelle qui formerait comme un point de jonction de deux civilisations. Ce beau rêve de nos ancêtres nous explique le succès de l'esprit flamand dans leurs lettres françaises, ou du nationalisme néerlandais, suivant la formule, peut-être impropre, d'un de ses critiques. Quoi qu'on en pense, tels de nos auteurs français de 1850 sont les défenseurs du néerlandisme ou du germanisme parce qu'ils prétendent donner à leurs œuvres un cachet national, mais ils ne sont pourtant pas les admirateurs de l'étranger dans une acception fâcheuse des termes. Ils ont l'*âme belge* si même plusieurs d'entre eux ont une ascendance hollandaise : Van Hasselt, Weustenraad, Victor Arnould, Antoine Clesse ; ils sont des écrivains de culture et d'expression française, si même un Weustenraad et un Van Hasselt possèdent les aptitudes requises pour devenir des littérateurs bilingues et pour laisser à la postérité, s'ils le veulent, un bagage livresque franco-flamand.

Peut-être enfin siérait-il encore de rappeler une quatrième chose... une chose qu'aurait dite mieux que nous un combattant célèbre qui mourut devant Pavie... C'est que tous

les Belges d'alors, qui taquinaient la Muse, n'étaient pas de vieux Belges ; c'est qu'ils ont vécu des temps qui s'appelaient des « temps nouveaux » ; c'est que certains d'entre eux furent, à leur époque, une *jeunesse nouvelle* et qu'ils auraient même pu déclarer péremptoirement ainsi que devait le faire Max Waller dénommé par les siens l'organisateur de la victoire de 1880 : « Perruques et crinières, il n'y a que cela en littérature ».

Les inspirations patriotiques, qui étaient alors des inspirations historiques, les ont beaucoup tentés. Elles ne leur ont pas grandement réussi. La plupart d'entre elles ne laissent guère à leurs lecteurs bénévoles et bienveillants d'aujourd'hui qu'une façon de juger, et une façon de juger qui est une attitude d'âme plutôt que d'esprit : l'attitude respectueuse qu'on prend devant un beau geste collectif du passé. A nos yeux de patriotes de 1930, le geste de nos littérateurs nationalistes d'antan conserve une sorte de pieuse beauté, la beauté touchante des vieux portraits de famille, même si l'âge les a pâlis et défrachis. Souvenons-nous, malgré tout, du nombre extraordinaire de pages qui furent écrites autrefois chez nous pour magnifier la patrie dans ses héroïsmes guerriers, pour la représenter dans ses infortunes politiques, pour en proclamer hautement les gloires artistiques. Souvenons-nous surtout que c'est de ce mouvement de littérature historique, attachée à la reconstitution des fastes belges, qu'est sorti le chef-d'œuvre de notre roman d'expression française avant 1880 : *La légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*. Il y a là, il y a dans une réussite comme celle de Charles De Coster, une ample compensation pour cent essais de nationalisme littéraire qui ont avorté ou qui furent simplement honorables.

Mais la littérature d'avant cette date n'est pas faite uniquement de récits, de poèmes et de drames historiques. Elle est également constituée de tableaux de mœurs contemporaines. Ainsi faite, ainsi constituée, elle n'est non plus, dans son ensemble, d'un art supérieur, assurément, mais elle a comme toute littérature, même périmée, une valeur documentaire. N'est-ce pas, pour parler d'une façon générale, n'est-ce pas à ce titre que tant de livres d'observation et de fiction mêlées, de n'importe quel peuple ou quelle époque, méritent une survie, à défaut de la survie que donne cette réalisation artistique qui met les chefs-d'œuvre incontestés de l'intelligence humaine en dehors des prises du temps ? Aussi voyez donc les tableaux de mœurs de nos vieux auteurs dont les noms ne nous parviennent déjà plus aujourd'hui que par la voix timide des anthologies scolaires : Grand-gagnage, Emile Greyson (nommé en son âge le *Dickens belge*) Eugène Gens, Louis Hymans, Marcellin La Garde, Caroline Gravière, Eugène Van Bommel, Caroline Popp, Xavier de Reul... Tandis que vous les lirez, le visage de la patrie se dessinera devant vous, sans peut-être toute la coloration qu'ont su lui donner les écrivains récents, mais un visage effectif pourtant et sympathique. C'est, en quelque sorte, à ce compte-là que l'ensemble de la littérature antérieure à 1880 garde encore un certain souffle ; nous voulons dire qu'elle en garde suffisamment pour rappeler à la vie, sous nos yeux, les générations éteintes. Remarquez-le ! Quand elle se fait conteuse, elle s'intéresse beaucoup aux légendes et aux mœurs *locales*. Quand elle se fait lyrique, elle est fréquemment écotière : elle célèbre l'événement politique du jour, l'incident menu de la vie « du quartier » ou du milieu familial. Elle tient, suivant les termes de jadis, le *papier journal* de ses impressions et de ses visions. Elle le tient, par exemple, dans le recueil des *Chansons* d'Antoine Clesse,

ou dans les *Passe-temps poétiques* et les *Poésies de clocher* d'Adolphe Mathieu. Ainsi, par elle, conteuse ou lyrique, ainsi grâce à elle, les disparus répètent pour nous leurs cris de joie ou de détresse. Par elle nous vivons de l'âme de nos ancêtres qui (Verhaeren l'a dit) « ne sont que nous-mêmes dans le passé ». Mais quand bien même nous ne parlerions pas ici en patriotes respectueux, en parents qui ont des souvenirs, quand bien même nous n'aurions pas l'émotion qu'on éprouve toujours en remuant des papiers d'ascendants, quand bien même nous devrions pratiquer la froide impartialité de l'histoire devant les faits, l'obligation s'imposerait à nous de rendre hommage à des efforts qui furent généreux et nombreux, comme à dire aussi que 1880 ne s'explique pas sans 1870 ou que, dix ans avant 1880, le *passé* des lettres belges était gros de l'*avenir*.

L'avenir qui va s'appeler la Jeune Belgique n'aura pas des explosions de nationalisme délirant. Elle refusera de s'écrier avec Adolphe Mathieu dans son poème de 1845, la *Bataille des éperons* :

Debout, Ambiorix, Charlemagne debout !
 Debout, vous qu'applaudit une foule idolâtre ;
 Van den Meulen, debout ! Debout, Roland de Lattre,
 Grétry que pleure encore le sol des Eburons !
 Vous, de votre guirlande ô les plus beaux fleurons,
 Van Dyck, Jordaens, Rubens, trinité du génie,
 Rois du pinceau savant et rois de l'harmonie !
 Vous qu'ont éternisés des travaux immortels
 Et pour qui le présent n'a pas assez d'autels.
 De l'Escluse, Spiegel, Vésale, Dodonée...
 Au champ fécond des arts retrouvons leurs sentiers !
 Qu'un noble entraînement de l'avenir s'empare
 Et que l'Europe un jour avec orgueil compare,
 A travers les splendeurs dont leur nimbe a relui,
 Les Belges d'autrefois aux Belges d'aujourd'hui !

Si, par conséquent, la continuité n'apparaît pas nette entre les deux périodes de notre littérature aujourd'hui centenaire ou doublement jubilaire, si même la Jeune Belgique, sauf le respect qu'elle a manifesté envers les trois grands précurseurs, s'est montrée très sévère dans ses jugements sur la « Vieille Belgique », si donc en 1880, à l'heure du grand *Risorgimento* ou de la grande Réforme, elle était en défiance vis-à-vis du lyrisme *Debout les morts*, elle n'en avait pas moins le souci de « tresser pour la patrie la couronne littéraire qui manquait à sa parure ». Ainsi disait l'un des écrivains qui ont fait le renouveau, Iwan Gilkin, mais il disait ainsi en 1909 à Louvain, tandis qu'il rappelait ses débuts devant un public d'étudiants. Ce renouveau fut nationaliste à sa manière. Il le fut très peu dans la préoccupation de 1840 et de 1850, qui était la préoccupation de prendre surtout ses sujets dans le terroir belge. Les renaissants de 1880 songeaient essentiellement à créer une littérature qui serait belge, non point parce qu'elle traiterait des thèmes puisés dans l'inspiration nationale, mais parce qu'elle serait *elle-même*, parce qu'elle serait *originale*, parce qu'elle aurait une physionomie assez artistique pour qu'elle fût *distincte* et *reconnaissable* dans l'ensemble de la vie intellectuelle française. Cette littérature devait être, à leur gré, un bien propre, un bien national, uniquement parce qu'elle serait belle, et parce qu'elle ne serait pas un pastiche ou un pâle reflet de celle de Paris. Déjà en 1869, dans son livre *Nos Flamands*, Camille Lemonnier, le précurseur ou le préparateur vraiment direct du mouvement de 1880, avait protesté contre les « légèretés françaises ». Déjà il avait dit : « La pire annexion n'est pas celle d'un coin de terre, c'est celle des esprits. Nous-mêmes ou périr ! ». Il tenait là des propos qu'on pouvait interpréter comme un programme nationaliste dans le sens où devait l'entendre la revue la

Jeune Belgique qui déclarait en effet, à son public éventuel, dans l'article-programme de son premier numéro : « Que les jeunes montrent qu'il y a une Jeune Belgique comme il y a une Jeune France, et qu'avec nous ils prennent pour devise : Soyons nous ! ».

Mais au moment où retentit le *Soyons nous !*, il semble qu'on assiste au triomphe définitif de cette idée essentielle : que l'existence d'un pays n'est pas complète sans ce complément ou ce couronnement qu'on nomme les belles-lettres, cette idée qu'un pays ne vit d'une vie totale que, lorsque s'étant affirmé politiquement, il s'affirme littérairement. Il semble aussi que la Belgique, qui a connu cinquante années de paix et de liberté, a désormais cessé d'être, suivant le cliché cruel, le champ de bataille de l'Europe. Elle n'est plus, elle ne paraît plus devoir être en proie à cette terrible appréhension qui fut si souvent celle du passé : l'appréhension des calamités extérieures, d'une invasion toujours possible. Le moment est particulièrement favorable à l'épanouissement de cette conscience littéraire qui est née de la conscience nationale, mais, assurément, cette conscience littéraire ne se serait pas épanouie, elle ne se serait pas extériorisée sans les jeunes combattants de 1880 qui furent *ceux qui ont voulu*. Oui, je le répète, *ceux qui ont voulu*, car s'il est permis d'expliquer la genèse de bien des faits en littérature par la théorie tainienne qui prête l'action qu'on sait aux circonstances extérieures, aux grandes pressions environnantes de race, de milieu et de temps, une autre explication vaut mieux peut-être : c'est celle qui démontre que les changements d'ordre esthétique se produisent avant tout par l'intervention de ces écrivains qui veulent qu'il y ait des changements et qui sont assez forts et assez originaux pour les déterminer. Le philosophe l'a dit : « L'homme se

pose en s'opposant ». On connaît les hommes qui chez nous se sont posés en s'opposant.

Mon éminent, mon éloquent confrère, M. Jules Destrée, va vous rappeler comment ils ont constitué la Jeune Belgique, et peut-être vous dire qu'une caractéristique du renouveau intellectuel fut l'abondance des revues et le rassemblement des littérateurs autour d'elles. Volontiers ces revues se décorèrent de titres aux sonorités joyeuses ou belliqueuses : *La Jeune Revue*, premier titre de la *Jeune Belgique*, *L'Art Moderne*, *La Revue Moderne*, *La Société Moderne*, *La Wallonie*, *Floréal*, *Le Réveil*, *Durendal*, *La Lulle*, *Le Coq rouge* !... Elles, et combien d'autres, partent pleines d'entrain vers des pays de gloire, mais toutes n'en reviennent pas :

O combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans un morne horizon se sont évanouis !...

Mais il en est des revues comme des vaisseaux : elles disparaissent en laissant un sillage. Certes, le sillage n'est perceptible qu'un instant, mais il *fut*. Les revues belges, qui jadis virent le jour et qui maintenant ont disparu, peuvent avoir été éphémères : il n'importe ! Au moins elles ont existé ; comme les durables, elles ont sonné le ralliement des forces jeunes et fraîches, elles ont combattu un combat qui fut vivant. Cependant, plus le mouvement s'élargit ou s'amplifie, plus il se prolonge, moins les groupements sont compacts. N'est-ce pas dire que tout ce nouveau-monde des lettres n'a pas vécu dans une complète harmonie ? Les libres revues ne sont pas toujours des tribunes libres. Aussi, quelquefois, le public belge assista, sans qu'il le voulût, à la tragédie des *frères ennemis*. Devant lui, des coups de plume et de langue furent échangés. Devant lui, des discussions

et des scissions éclatèrent à propos du Naturalisme, du Parnasse, de l'Art social, du Symbolisme, du vers libre, et d'autres points d'esthétique. C'est que les Jeune-Belgique prétendaient n'être pas une *école*, ils voulaient être un *groupe* ou, suivant le mot de l'un d'eux, une *génération*. Ils déclaraient n'avoir pas de programme fixe, si ce n'est un large éclectisme : « Dans notre république littéraire, écrivait M. Valère Gille en septembre 1891, on voit vivre côte à côte, sur le terrain de l'art, des chrétiens sincères et de parfaits libres-penseurs, des adeptes de telle ou telle philosophie ou d'irréprochables sceptiques qui demanderaient volontiers si le mot philosophie s'écrit avec deux f ». C'est lui encore qui disait plus tard : « Le groupement des écrivains de cette époque n'est pas dû à une communion d'idées et de sentiments, à une sensibilité artistique unique... A part la lutte en commun, chacun travailla à sa guise, choisit sa voie, eut sa personnalité distincte ».

L'indifférence à l'endroit de l'orthographe du mot philosophie n'a pourtant pas été générale. Nous croyons connaître des Belges qui l'ont écrit de façon exacte, et qui, plus que d'autres, ont réfléchi qu'au-dessous des choses il y a des âmes, qu'au-dessus des villes et des champs, il y a des pensées ; bref, qu'il y a la vie supérieure de l'esprit belge. Cette vie, tous ne l'ont pas entendue de même façon. Tels l'ont faite synonyme de croyance religieuse. D'autres, peut-être sceptiques, ont néanmoins dédaigné le réalisme qui marque d'une couleur, à la fois blessante pour les yeux et pour la conscience, certaines pages de la littérature renaissante. Ils ont cru devoir regretter que cette littérature renaissante n'ait pas un peu plus de ce que le noble moraliste Octave Pirmez appelait le *commerce de l'âme avec l'infini*... Ainsi l'union ne pouvait continuer de régner parmi les ouvriers

de la première heure, pas plus qu'elle n'existe parmi ceux de la dernière. La division devait inéluctablement se faire sur des questions d'esthétique. D'ailleurs (faut-il l'ajouter avec l'ingénuité d'observation qu'aurait un simple collégien ?) la Belgique littéraire, depuis 1880, a eu tout le temps de connaître diverses *atmosphères*, différents *moments* ou plusieurs *courants*.

Mais si certains principes esthétiques devinrent inévitablement des principes de désunion ou des causes de discordance, l'entente se réalisait ou se rétablissait dans ce principe prédominant : le désir d'orner le sol belge d'une abondante floraison d'œuvres, le désir de l'illuminer des rayonnantes splendeurs de la beauté. Dans ce rayonnement, dans ces splendeurs réside le progrès suprême, la grande victoire de 1880 ou de la deuxième période. La génération nouvelle eut un sentiment de l'art qui a fait de l'ensemble de ses productions une littérature nouvelle. Le souci s'affirmait impérieusement chez elle de se distinguer par une forme qui, en somme, ne fût plus le style incolore ou atone de tant d'écrivains de la vieille Belgique. Ainsi les écrivains nouveaux pouvaient parler le langage du contemporain de Ronsard, de Jacques Pelletier du Mans : « Les Muses sont à présent chez nous ».

Mais, vous le savez, à la base de leur heureuse activité, il y a ce noble vouloir si curieusement accusé, cette volonté supérieure qui est la *volonté d'être quelque chose* et j'ajouterais volontiers : l'audace de l'être. « Nous mêmes ou périr ! » s'écriaient-ils en répondant à l'appel de Lemonnier. Ils ont cru en eux-mêmes ! Ils ont eu la foi et ils n'ont pas eu la crainte du *qu'en dira-t-on*. C'est là (personne ne l'ignore) le commencement de la sagesse ou l'un de ses commencements les meilleurs quand on rêve d'atteindre les hauts sommets

littéraires. Il y faut des attitudes et des partis-pris. On voit d'ailleurs aisément, lorsqu'on lit les premières œuvres de la Belgique rénovée, qu'elle a surgi dans une atmosphère de lutte et d'agression, ou d'opposition au milieu qui l'entoure. L'un de ses historiens note que ses « volumes de début « sentaient un peu le combat », que c'étaient des « œuvres outrancières et volontairement excessives », des « livres à tapage, destinés à forcer l'attention d'un public réfractaire », tels « les *Flamandes* de Verhaeren, le *Kees Doorik* de Georges Eckhoud, la *Vie bête* de Max Waller, et le *Scribe* d'Albert Giraud, livres qui exagéraient à dessein les tendances de la nouvelle génération » (1). C'est un peu le résultat de cette fanfaronnade, de cette crânerie qui, partout, dans tous les pays et dans tous les âges, à chaque tournant de lettres, fut une sorte d'adjuvant indispensable pour les brillantes réussites. Jamais non plus les novateurs de n'importe quelle époque n'ont jugé superflu d'avoir quelque mépris à l'endroit de la classe sociale qui puait si fort au nez de Gustave Flaubert. Ceux de 1880 en Belgique n'ont pas voulu faire exception à la règle, encore qu'ils eussent des raisons de dédaigner et de s'irriter, ... autrement que par respect de la tradition.

Quoi qu'il en soit, louons-les d'avoir eu l'audace et la foi, louons-les de s'être jetés tout entiers dans la littérature. Sans prétendre devenir des professionnels de l'art d'écrire, ils l'ont pratiqué en y allant de toute leur âme, de tout leur être pensant et sentant. Ils ont mis dans leurs œuvres tout ce qu'ils avaient de vie émotive. La littérature, sans faire d'eux des *scribes*, n'a plus été pour eux le simple divertissement d'amateurs qu'elle était pour beaucoup de leurs an-

(1) Oscar THIRY.

cêtres de 1840 et de 1850, le jeu du soir, l'exercice de distraction auquel on se livre après la besogne journalière, le violon d'Ingres.

Elle n'a pas été non plus « patriotarde et cocardière ». Elle a même affecté de ne pas l'être, ou plutôt, de ne pas traiter, par nationalisme, des sujets nationaux. L'attitude qu'elle prend alors tient au principe esthétique suprême qui la dirige et qui est le principe de toutes les nations intellectuelles où se sont créées des choses durables : la *manière* importe peu, la *manière* est tout ou presque tout. Elle devait être tout ou presque tout dans un monde jeune d'écrivains chez qui le culte et le sentiment de l'art avaient passé au premier plan.

Mais si ce monde s'abstint d'être *canaliste* et s'il n'a pas cultivé les prosopopées évocatrices disant comme le *saint bardit* de Jules Abrassart en 1848 : *Levez-vous, Tréviriens, Ménapiens, Eburons !*, nous l'avons pourtant rencontré, je l'ai déjà rappelé, à la cérémonie officielle du 6 juillet 1910. Il se trouvait même là, suivant le style protocolaire, abondamment et brillamment représenté ! Mais c'est qu'autour de son Roi, la littérature se sentait nationale parce qu'elle se sentait une grande chose aux yeux de la nation. Elle était fière d'elle-même parce qu'elle se sentait une *fierté nouvelle*, qui, si j'ose ainsi parler, s'ajoutait à toutes les autres fiertés, scientifiques, économiques, industrielles, dont la patrie avait le droit de se réclamer.

La cérémonie, je l'ai également rappelé, eut lieu en une *heure heureuse*. Le souvenir de cette heure a été effacé longtemps..., effacé pendant quatre années tragiques. Mais les visions sereines sont revenues. L'activité littéraire, qui avait été si intense de 1880 à 1914 et qui fut arrêtée ou plutôt

ralentie de 1914 à 1918, n'a pas tardé à reprendre — intentionnellement encore — lorsque l'épouvantable tourmente a été dissipée. Elle a reçu une sorte de reconnaissance et de consécration officielle dans la création, par le Souverain glorieusement régnant, d'une *Académie royale de langue et de littérature françaises*, le 19 août 1920. C'est surtout en pensant au merveilleux renouveau qui s'est produit depuis 1880 que deux critiques d'origine française ont pu écrire : « De toutes les littératures que la langue française possède hors de France, la littérature belge est, sans contredit, la plus riche et la plus originale ».

Par là se trouve résolu pratiquement chez nous le problème de l'autonomie littéraire qui s'est posé dès le lendemain de la révolution de 1830. Il ne l'est que relativement, ainsi que s'exprimerait peut-être un regratteur de mots et de syllabes. L'étranger, qui ne serait un pédant, nous ferait évidemment remarquer qu'il ne peut s'agir, bien entendu, d'une indépendance réelle. En effet, l'ensemble des productions nées sur notre sol depuis le renouveau de 1880 (quelle qu'en soit la haute signification esthétique) n'est pas assez coordonné ou bien unitaire, il n'offre pas des qualités assez particularistes ou différentielles pour qu'on soit en droit d'y voir une littérature spéciale. A ce compte-là, il existerait, comme on l'a fait souvent observer, des littératures suisse, normande, dauphinoise, canadienne... bref autant de littératures indépendantes qu'il y a d'activités littéraires collectives, qui, dans des régions déterminées, ont pour organe la langue française et qui se servent d'elle en y mettant un accent de terroir. Mais prenons-y garde, l'accent de terroir a sa valeur et, si les circonstances me le permettaient, ou ne m'imposaient pas de parcourir cent années de littérature en moins de cinquante minutes, je ne mau-

querais pas de montrer comment, par son accent, le pays belge a *nationalisé* les grandes inspirations directrices de la France contemporaine, comment — et c'est là l'essentiel ! — il a traité à *sa manière* (je souligne) et marqué de son empreinte les esthétiques françaises dites naturaliste, parnassienne et symboliste. Ainsi a-t-il fourni sa glorieuse quote-part à un vaste royaume de lettres... De ce royaume, il est devenu le *fief royal*. Pour employer un langage moins nuageux ou moins pompeux, le langage d'un bilan, il a développé à plein dans le roman, dans le roman français, tout son *génie* ou tout son tempérament propre, toutes ses tendances particulières ou natives, il a contribué, et combien largement, à l'efflorescence ou plutôt au rajeunissement du lyrisme français à la fin du XIX^e siècle. La pratique du théâtre lui a moins réussi. On le sait : envisagé dans l'ensemble de ses productions, et comparé aux autres formes d'art, le répertoire dramatique belge ne les atteint pas. Souvent l'on a recherché les causes de sa faiblesse, et, à cet effet, on l'a mis en regard de la scène parisienne. Mais quelle que soit la pertinence des explications ou des justifications atténuantes présentées dans le débat, il semble bien que le *métier*, que le talent d'agencer dextrement une pièce ne soit pas l'apanage exclusif des écrivains de naissance française puisqu'il y a des Belges qui se l'assimilent au point qu'on les croit nés sur les bords de la Seine ou de la Loire. Ainsi Emile Hennequin, Henri Kistemaeckers, Francis de Croisset. Au surplus, à ne considérer les Belges que chez eux ou livrés à eux-mêmes, on en découvre assez pour remplir toutes les rubriques d'une littérature dramatique complète : comédie de mœurs, comédie d'intrigue, drame en vers, théâtre psychologique, théâtre social, théâtre symboliste. Qui dit théâtre symboliste dit une œuvre illustre entre toutes. Il dit l'œuvre,

si remarquablement originale, de Maeterlinck, il dit une œuvre qui, devant l'avenir, apparaîtra ornant d'une décoration aussi somptueuse que spéciale notre scène contemporaine.

A cette œuvre, s'associe, dans une renommée universelle, l'œuvre d'Emile Verhaeren. D'autres noms ont franchi nos frontières : Lemonnier, Rodenbach, Van Lerberghe, Giraud. Qu'on veuille bien y réfléchir ! Leurs devanciers de 1830 à 1880, nos écrivains de la première période, et même nos meilleurs, n'étaient que des *suiveurs* ou des répliques des Français ; ils l'étaient même quand ils s'appelaient Van Hasselt, De Coster et Pirmez. Ils ne faisaient que bien ce qui était mieux fait en France par un Hugo, un Flaubert, un Amiel ou un Taine. Après 1880, il nous arrive des Belges, au moins trois, Rodenbach, Verhaeren et Maeterlinck, qui sont des directeurs d'intelligences littéraires et par conséquent des écrivains *suivis* au pays de Balzac et de Baudelaire : ils trouvent, dans ce pays, des fervents de leurs idées et des imitateurs de leurs procédés d'art.

Sans doute il y eut, avant le XIX^e siècle, des écrivains dits de *chez nous*, des écrivains qui eurent une influence au dehors : Froissart, Commines, Lemaire de Belges, Marnix de Sainte-Aldegonde, le Prince de Ligne, mais ce n'est pas, ou c'est à peine en tant que belges. Nos écrivains d'aujourd'hui sont essentiellement des Belges et c'est parce qu'ils ont une physionomie personnelle qu'ils ont une influence. Je ne l'ignore pas : cette physionomie, ils l'ont bien un peu cherchée. Notre littérature contemporaine s'est bien un peu appliquée à se distinguer. Mais elle le devait d'ailleurs. Elle devait se distinguer de celle du dehors et en même temps elle devait se faire remarquer chez elle. C'est pour ne pas ressembler, comme une faible cadette, à celle de Paris, qu'elle s'est donné l'originalité spéciale, mais savoureuse, des œuvres de Le-

monnier, Verhaeren, Rodenbach, Maeterlinck, Eeckoud, Demolder, Gilkin, Giraud, Van Lerberghe (je ne cite que des disparus et un vivant qui est absent). C'est pour ne pas être banale comme celle de Bruxelles en 1860 qu'elle sera, par exemple, baudelairienne plus que ne le sont les *Fleurs du Mal*. Néanmoins, il y a un phénomène frappant : c'est que la Belgique devient précisément la plus autonome à partir de l'époque où ses relations avec la France deviennent le plus fréquentes, car malgré le souci qui l'anime d'être une nation littéraire, d'avoir sa physionomie propre et de se soustraire à cet excès d'influence française qu'en certains milieux on dénomme fransquillonisme, jamais elle n'a songé à rompre ses relations esthétiques avec la grande voisine ; jamais, peut-être, elle ne l'a plus admirée et mieux comprise que de nos jours.

Mais proclamons-le bien haut : à cette grande voisine, elle a, en quelque sorte, apporté un peu d'air du dehors, de l'air du Nord, de l'air vivifiant. Elle a enrichi son fastueux Musée d'art d'un tableau qui gardera son prix : c'est le tableau de la Belgique peinte par elle-même, et sur place, sans rien qui sente le *chic*. Elle l'a ainsi enrichi parce qu'elle a pensé comme Rembrandt Van Ryn s'adressant au peintre Hoogstraten dans la *Route d'Emeraude* d'Eugène De Molder : « Dans ta patrie tu rencontreras tant de beautés que ta vie serait trop courte pour les comprendre et les examiner ». En d'autres mots, elle a créé un ensemble d'œuvres qui constituent pour elle-même une parure et qui en sont une aussi pour le pays de France dont elle a si souvent partagé les aspirations ou les destinées intellectuelles. Et cela s'est fait depuis 1880. Encore une fois, on voit ainsi la différence essentielle entre les deux cinquantenaires.

L'honneur est grand certes pour elle (et il est grand en

raison de la difficulté qui était à vaincre), l'honneur de faire entendre ses chants littéraires, de les rendre reconnaissables à l'audition sur cet instrument qui n'est pas essentiellement nôtre, mais dont vous connaissez le radieux passé, sur cet instrument de la langue française que les doigts de tant d'artistes souverains ont parcouru depuis dix siècles, et dont ils ont déjà tiré tant d'airs merveilleux. Mais si c'est le moment de revendiquer et de magnifier nos titres d'éminente collaboration dans un concert qui, depuis des siècles, enchante les oreilles humaines, c'est aussi celui de déclarer, dans un élan de gratitude, que la culture française nous a fait participer aux bienfaits de l'une des plus brillantes civilisations que le monde ait connues, l'une des civilisations les plus anciennes, le plus solidement établies et les mieux éprouvées, une civilisation qui a recueilli tout ce que l'Antiquité profane avait de beau et qui y a joint tout ce que le Christianisme, venu depuis, a créé d'humain et d'élevé. Pourtant, il faut se garder ici de parler d'un impérialisme intellectuel qui s'exercerait du dehors à notre égard. C'est plutôt d'un programme commun à réaliser qu'il s'agit, à réaliser dans des compréhensions et des expressions intellectuelles qui nous sont propres. Rien d'ailleurs ne frappe plus les sens du Français qui nous observe, et rien ne lui plaît davantage, que *la part de l'héritié flamande* (ainsi que nous l'avons habitué à dire) dans les livres de nos écrivains d'ascendance flamande et d'écriture française. Mais, affirmons-le aussi, ce genre d'écriture a permis à notre pays de fournir un appoint essentiel au trésor de l'esprit européen. Si nos maîtres qui sont *suivis* au dehors appartiennent à la grande pensée contemporaine, c'est parce qu'ils ont contribué à la former.

Voilà sans doute de bien grands mots pour une Muse qui, dans les premiers jours où elle essayait ses chants, nous est

apparue avec des grâces un peu campagnardes. Je crois en effet que je l'ai ainsi représentée il y a quelques instants. Mais cette Muse a fini par acquérir des grâces spéciales. Peut-être que Paris la contemple encore d'un peu loin ou d'un peu haut. Mais il s'empêcherait difficilement de concéder comme dans le vers célèbre de Gresset :

Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province.

Peut-être que, de son côté, la jeune provinciale aurait le droit de regarder fièrement Paris dans ses pompes et dans ses œuvres, et de lui dire, avec l'accent d'un jeune premier d'une des tragédies les plus fameuses qu'il ait acclamées, avec l'accent d'un *Cid* s'adressant à son père :

Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

Soyons fiers, mais restons modestes... et modestes avec le sourire ! Gardons-le pour ne pas provoquer celui des autres ! Tous les biens sont périssables, dit la sagesse des nations. Ils ne le sont cependant pas tous dans les lettres. Néanmoins chez elles, *les morts qui parlent*, et qui parlent longtemps, sont rares. Ils sont rares, en effet, les hommes du passé, du lointain passé, qui circulent encore parmi nous ! Que d'écrivains qui eurent un talent aimable, facile, conquérant, ont cessé d'être lus et dorment dans les bibliothèques sous une couverture qui est de poussière ! C'est la vie, dirait le plaisantin. La Belgique, qui est portée aux méditations sérieuses, se console en pensant que le grand XIX^e siècle de France n'a pas laissé à lire à la postérité tous les livres qu'il a faits.

Mais, si je ne m'abuse, vous n'assistez pas, Mesdames et Messieurs, à une reddition de comptes devant les âges à venir. Vous n'assistez pas non plus à une distribution de prix ni à une remise de décorations pour services rendus au

pays. Ainsi s'explique ma discrétion dans mes hommages rendus aux vivants, des hommages qui ne sont que collectifs. D'ailleurs entre « nous autres gens d'étude » comme parlait Gros-René de Molière, on se comprend, ou l'on s'entend à demi-mot. Il me faut bien, dans cette revue rapide qu'est un discours de centenaire, éviter les énumérations parce qu'elles se terminent fatalement par des *et celera* qui presque toujours ont de fâcheuses résonances parmi les hommes rassemblés et qui ne satisfont guère que l'énumérateur. Et puis, en matière de littérature et surtout de littérature contemporaine, nous sommes un peu tous comme cette princesse Palatine qui disait en France dans son français exotique : *Chacun se fait son petit religion à parl soi*. Chacun a ses dieux et se fait son anthologie, mais il nous suffit d'observer que nous possédons assez de bons auteurs et même des auteurs classiques pour former beaucoup d'anthologies. Au surplus, puisqu'ici nous avons la prétention de nous entendre à demi-mot, nous serons facilement d'accord pour reconnaître que beaucoup de nos écrivains, classiques ou non, ont accompli un splendide effort d'art. D'où qu'ils vissent, ils sont allés, porteurs d'offrandes, vers le même temple. Ils y sont allés dans la pensée que la *Beauté*, qui en était la prêtresse, avait plusieurs autels et qu'elle agréait tous les hommages fervents qu'on dépose à ses pieds.

Tandis que d'autres grands belges, ainsi nos grands historiens, nos grands savants, éveillaient leur pays à l'une des plus pures joies humaines, la joie de connaître, nos écrivains l'éveillaient donc à la joie de rêver. L'emprise ou la prouesse est glorieuse, et elle l'est d'autant plus qu'elle s'est opérée dans un pays auquel on voudrait bien ne pas faire la moindre peine d'amour-propre en l'année du Centenaire, mais auquel on s'interdirait malaisément de reprocher de n'avoir

pas toujours eu, autant que son voisin du Midi, dans le sang et dans les moelles, le culte du verbe. Non, il n'a pas toujours eu, autant que la France, le culte des vocables ailés, caressants et sonores, le goût de la musique des mots, le souci des triomphes de l'esprit, bref la persuasion que le bonheur de vivre peut résider, partiellement, dans la jouissance d'entendre une parole bien dite, de lire une parole bien écrite. Chez lui, ainsi que le remarque Emile Verhaeren, « l'art n'est point considéré comme une des hautes raisons d'être de la vie ». Peut-être convient-il d'ajouter, à sa décharge, qu'il n'a point, comme la France, une longue tradition littéraire, une glorieuse continuité de chefs-d'œuvre ou d'œuvres remarquables pour lui insuffler l'orgueil du passé et la joie du verbe. Et c'est ce que notait également Verhaeren : « Il n'y a point de guirlande tressée aux murs de l'histoire. Seulement, de temps en temps, surgissent des trophées ».

Mais la guirlande se tresse aujourd'hui. Les lettres belges s'affirment maintenant comme ce témoignage puissant que sont les lettres de partout. Celles-ci ne sont-elles pas (je veux dire : les lettres qui sont de partout) une des formes essentielles de la vie collective, un des plus riches *Musées de souvenirs* que les peuples puissent laisser d'eux-mêmes ? Vous le savez : sur combien de points ne forment-elles pas le complément documentaire le plus précieux de l'histoire ? N'est-ce pas la littérature qui nous révèle au mieux les infiniment petits de la vie des hommes, les aspects changeants, passagers, fuyants de leur existence pensante et sensible, leurs *mentalités*, ainsi qu'on dit volontiers de nos jours, leurs innombrables mentalités avec le quelque chose de subtil, de flou, de perpétuellement vibrant et mouvementé dont elles sont constituées ? N'est-ce pas elle, la littérature, qui consigne

dans ses livres tous les éléments intellectuels qui se nomment les *impondérables* et qui ne sauraient entrer ou être fixés dans un traité historique, si léger, si délicat, si précis de touche soit-il ? Le mémorialiste, évoquant le spectacle dont il a été le témoin, ne fait guère que *raconter* ou *signaler* ces sentiments que le littérateur éprouve, ces sentiments que le littérateur vit, ou bien voit vivre et s'animer autour de lui. N'oserait-on pas prétendre enfin que si le littérateur est un « écho sonore » d'après une définition célèbre, le mémorialiste n'est qu'un appareil enregistreur des sonorités ou des bruits de la vie ; que si le poète, qui s'émeut, s'analyse et chante, est l'acteur qui joue la *comédie humaine*, le mémorialiste ne saurait être que le courriériste théâtral qui rédige le compte-rendu de la pièce ?

Mais la littérature, prise en soi, n'aurait pas toute sa haute signification pour bien des esprits si elle n'avait que cette double utilité de rallumer devant nous les « sentiments éteints » des peuples ou de nous donner le tableau de leurs activités familiales ou sociales. Elle a été inventée pour être autre chose. Elle a été inventée pour être de la beauté, tout simplement, ou, selon le mot de l'auteur anglais, de la joie pour toujours. Le résultat peut ne pas être apparent et palpable comme une terre conquise au loin, deux kilomètres récemment construits de quais maritimes, dix nouveaux charbonnages, cent usines soudainement surgies du sol. Mais il *est* pourtant, bien qu'on le célèbre dans une fête du Centenaire sans la chamarrure des uniformes et des costumes officiels, sans la somptuosité des draperies d'éclat, sans le claquement altier ou le vol soyeux des étendards glorieux, sans la sonnerie retentissante des clairons de victoire. A nos auditeurs, à nos spectateurs, force nous est de demander des yeux de voyants, des yeux qui devinent, des

yeux qui sentent cet impalpable — la beauté, — cet impalpable qui est pourtant une réalité vivante et splendide. Notre appel revient à dire en somme : pour qu'un peuple soit admis à faire partie « de la grande famille » dont notre vieil écrivain Weustenraad admirait la brillante vitalité, pour que ce peuple puisse verser « au foyer commun son contingent de lumières », selon les termes du même Belge, il faut que des esprits l'élèvent au-dessus de la *judiciaire* ou du degré de culture de ce rustaud qui regardait un jour Théodore Rousseau (ce Rousseau qui n'était pas douanier et qui n'était qu'un vrai peintre) mettre sur sa toile un chêne qu'il avait devant lui. L'artiste complaisant, ayant indiqué au paysan, curieux et intrigué, l'arbre qu'il peignait, l'autre s'écria : « Mais, Monsieur, ce chêne, à quoi bon le peindre, puisqu'il est tout fait ? » Qu'y veut-on ? Il y a des hommes, et il y en a même beaucoup, qui aiment qu'on leur refasse artistiquement les choses qui sont déjà toutes faites ! Bien plus, souvent ils les comprennent mieux ainsi refaites, et les artistes sont même pour eux des éducateurs, ou les éveilleurs des idées et des sensations qui dormaient peut-être à l'état informe dans quelque coin obscur de leur cerveau. Ainsi s'opère un lumineux épanouissement de l'esprit chez ceux qui aiment et goûtent les lettres : ils voient mieux la vie à travers certaines interprétations que leur en fournissent les livres, et, en la voyant mieux, ils la savourent davantage.

Ces plaisirs spéculatifs sont sans doute le luxe de table, le papier décoratif dont, à la rigueur, le home pourrait se passer. Mais que serait le home sans eux ? Qu'est donc un pays sans lettres ? Alexandre Dumas père nous le disait très bien en 1862, lui qui, dix ans plus tôt, s'était mêlé au monde des Proscrits français du Deux-Décembre, en qualité

de proscrit volontaire, et qui même s'était donné le temps de nous observer et de supputer nos chances de réussite dans la vie intellectuelle : « Que la Belgique y fasse attention ; un peuple peut exister numériquement et politiquement sans littérature, témoin la Russie ; mais alors il n'existe qu'à l'état de masse inerte jetée dans la balance des équilibres et il ne vaut juste que son poids. Athènes n'était qu'un *point* de la Grèce ; deux mille ans se sont passés, et aux regards du monde, aujourd'hui, la Grèce tout entière, c'est Athènes ».

Dumas le disait en pensant à nous. Musset a parlé en pensant à tous les peuples dans ses vers triomphants :

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
 Au fond du Parthénon le marbre inhabité
 Garde de Phidias la mémoire éternelle,
 Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
 Sourit encor, debout dans sa divinité.
 Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté.

Et Leconte de Lisle lui fait brillamment écho lorsqu'il écrit dans un langage qui pourrait être moins purement païen, et qui veut prouver que la beauté n'est pas une *illusion de nos sens*, mais une réalité substantielle :

Elle seule survit, immuable, éternelle !
 La mort peut disperser les univers tremblants,
 Mais la beauté flamboie et tout renaît en elle,
 Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs.

DISCOURS DE M. JULES DESTRÉE

M. Jules Destrée parle, en ces termes, de l' « Evénement du 27 mai 1883 » :

Sire,
Mesdames, Messieurs.

Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau
je me penche aujourd'hui pour ce discours vers la source du souvenir.

Littérature ! Part de ma vie ! A ce moment là, 1883, toute ma vie...

J'avais vingt ans, l'âge un peu fou des exubérances passionnées, des admirations et des colères sans mesure.

Nous étions quelques-uns à avoir vingt ans, ou un peu plus, et la mesquinerie monotone de la politique d'alors n'avait rien qui pût séduire nos jeunes énergies et satisfaire notre fougue. Nous nous étions épris de littérature, éperdûment. Victor Hugo et Shakespeare nous avaient grisés d'héroïsme. Nous avions un culte pour Zola, Flaubert, Goncourt, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle Adam. Nous savions par cœur Baudelaire, de Heredia et Verlaine. Nous avions lu tous les livres, et la chair était joyeuse et hardie. Dans ces lectures effrénées, nous réservions un enthousiasme spécial pour les œuvres qu'ennoblissait un souci d'art. A notre tour, nous nous voulions artistes.

Il nous prenait envie, dans la rue, d'arrêter les passants pour leur crier nos admirations. Ah ! quelle belle chose n'est-ce pas, Madame, qu'un beau vers qui chante en la mémoire et qu'on garde comme un trésor imprenable ? Quelle belle chose, n'est-ce pas, Monsieur, qu'une belle phrase cadencée et sonore, lourde de sens, opulente et éployée comme un fastueux manteau de velours ?

Les passants ne nous auraient pas compris. L'époque était réfractaire et nous nous en sentions si différents qu'un des nôtres a pu dire :

*Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes,
Des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers.*

Dans nos familles, nous passions pour singuliers. La bourgeoisie de l'époque n'était guère sensible aux charmes littéraires. Une rapide prospérité matérielle avait absorbé toutes les énergies. L'art qui ne fut jamais tout à fait oublié, c'était la peinture. Il était toléré d'être peintre, mais écrire apparaissait une excentricité peu convenable. Quelques vagues besoins intellectuels s'éveillaient chez les gens à leur aise, mais la production parisienne y pourvoyait.

Le monde officiel était plus imperméable encore que la bourgeoisie. Cela a-t-il beaucoup changé ? Qui eût parlé de littérature nationale eût fait hausser les épaules des gens raisonnables.

Les journaux étaient de deux sortes : cléricaux et libéraux, et jugeaient les livres selon ce critérium élevé. Tout livre, tout écrit, loué par un journal bleu était, le lendemain, blâmé par un journal jaune, et vice versa. Cette bourgeoisie s'était coupée en deux, systématiquement. Tout entière, elle eût à peine suffi à former un public : divisée en deux clans hostiles, elle était incapable d'apprécier ce qui ne servait pas son esprit de parti.

C'est dans cette atmosphère étouffante que grandirent quand même Charles De Coster et Octave Pirmez. Il leur fallut vraiment être poussés par une irrésistible vocation intérieure pour écrire la *Légende d'Uylenspiegel* ou les *Heures de Philosophie*. Chez le premier, la farouche volonté de liberté inhérente à la race flamande chantait avec lyrisme ;

chez le second, c'était la gravité douce et tendre, un peu mélancolique, de la Wallonie, qui séduisait. On les a l'un et l'autre appréciés surtout après leur mort. Jamais on n'a tant célébré Uylenspiegel qu'en 1927, année du centenaire de De Coster, et c'est récemment qu'a paru l'étude la plus compréhensive sur Octave Pirmez.

Après ceux-là les précurseurs, s'étaient affirmés Edmond Picard, le plus grand de nos juristes et remarquable écrivain, animateur incomparable, et surtout Camille Lemonnier. Celui-ci avait déjà publié *Le Mort* et *Un Mâle* lorsque, en 1883, le jury chargé de décerner le prix quinquennal de Littérature déclara n'avoir personne à qui l'attribuer.

Cette décision étrange fit scandale. Les noms de ces jurés officiels, les noms qu'ils eurent à discuter, sont depuis longtemps tombés dans l'oubli, tandis que l'œuvre de Lemonnier est restée forte et vivante.

Une protestation publique fut jugée nécessaire. La *Jeune Belgique* sous la direction de Max Waller, l'*Art Moderne* sous celle d'Edmond Picard, en prirent l'initiative.

Max Waller était un jeune capitaine, à la figure douce, presque féminine. Il était beau come un jeune page, et si plein de vie, de bonne humeur cordiale, d'esprit aimable et batailleur, qu'il entraînait tous ses amis. Il fut vraiment l'animateur de ce petit groupe et l'organisateur de cette manifestation audacieuse. Précocement disparu, il ne put donner toute sa mesure en ses œuvres câlines, et la conduite de sa revue reste son œuvre principale.

Un grand banquet littéraire fut décidé en l'honneur de Camille Lemonnier. La souscription fut de cinq francs, chiffre qui paraît aujourd'hui fabuleux.

Le Banquet eut lieu dans un salon du Grand Hôtel. La réunion était fiévreuse et animée, d'esprit révolutionnaire ;

il n'y avait là ni ministre ni sénateur ; cinq députés seulement : Paul Janson dont la grande âme généreuse était faite pour comprendre cette jeunesse, Victor Arnould et Eugène Robert, amis d'Edmond Picard et ses collaborateurs à l'*Art Moderne*, Antoine Dansaert et Léon Vanderkindere qui, en sa qualité d'historien et de professeur, avait sans doute perçu l'importance de l'événement. Puis, des peintres, C. Meunier, Verwée, Artan, Mellery, Stobbaerts, des musiciens, Blockx, Gurickx, des journalistes, des étudiants, plus de deux cents convives autour des tables jonchées de fleurs. Devant la chaise de Lemonnier, une autre chaise vide ornée d'un bouquet de roses blanches, pour rappeler Octave Pirmez qui venait de mourir.

Lemonnier entra au milieu des acclamations et des fleurs, tandis que l'orchestre jouait : *Où peut-on être mieux...*

Et c'était en effet une famille qui se révélait à lui, affectueuse et déférente...

Les conversations allaient leur train, dans une atmosphère cordiale et joyeuse.

Le premier, Rodenbach parla. Cet honneur lui venait de son âge. Il était un peu notre aîné. Il avait publié déjà des recueils de poèmes : la *Mer élégante* et les *Tristesses*. Très blond aux cheveux frisés, le teint rose souligné par une large cravate de soie noire, toujours très soigné de sa personne, au point que nous l'appelions le père élégant de la *Mer élégante*, il avait eu des succès au barreau. Sa voix était nette, et sa forme châtiée. Il dit, entre autres, en s'adressant à Lemonnier : « Ce banquet n'est pas seulement une fête, c'est aussi un combat, c'est en quelque sorte la veillée d'armes d'une troupe de conscrits décidés à tout et qui viennent à cette heure solennelle vous reconnaître et vous saluer comme leur Maréchal de lettres. Quant à l'injure officielle

qu'on vient de vous faire, et par conséquent à nous tous qui travaillons pour créer une littérature nationale, qu'importe ! Si un Etat ne couronne pas ses vrais grands hommes, ce n'est pas ceux-ci qu'il faut plaindre, mais les gouvernements bourgeois qui n'ont pas su les comprendre ». Il termina en priant les convives d'acclamer Lemonnier, ce qu'on fit avec frénésie.

Puis, il se fit un brusque silence. Edmond Picard venait de se lever. Il était alors dans la force de l'âge, dans ce plein d'esprit de bataille qui domina toute sa vie. J'ai eu l'heureuse fortune de l'entendre souvent, mais ce jour là, il fut extraordinaire. Sa voix aigre, désagréable au début, puis tout à coup prenante, pénétrait l'âme comme une vrille. Quel phénomène mystérieux que la grande éloquence ! Le ton, l'accent, la voix, le geste, impondérables qui exaltent et ennoblissent. J'ai relu ce discours, je n'y ai plus rien retrouvé qui justifîât l'indicible émotion qui nous étreignit tous. Comment cette grande âme passionnée put-elle ainsi nous élever à la hauteur de sa passion ? D'un discours magnifique, rien ne subsiste dans un compte-rendu, précisément lorsque c'est un très beau discours. Notons seulement avec quelle prophétique clairvoyance il fit le point :

« Oui, ce banquet est une date et un point de départ. Il résume les efforts qui ont été faits depuis vingt ans et qui enfin aboutissent. Il prépare les progrès nouveaux. Tous ceux qui y ont assisté s'en souviendront et le jeune mouvement littéraire peut dater de lui son hégire ».

Camille Lemonnier, avec une émotion qu'on devine, remercia ; puis un jeune homme se leva. Il était blond et une large moustache de chef gaulois barrait le visage, tandis que les yeux bleus avaient, derrière le binoche, ce regard indécis

des myopes. Il était poète, et lui, la main levée et la voix ardente, les vers suivants :

» En Flandre, lorsqu'on a récolté le méteil,
 Sur le dernier charroi, lourd d'épis tassés ferme,
 Qui s'en revient, couleur de gloire et de soleil,
 Un gars, le plus râblé parmi ceux de la ferme,
 Reste debout, comme un vainqueur, sur la moisson.
 On le conduit gaiement sous les drèves superbes
 Qui balancent, au vent du soir, leur frondaison.
 Les arbres font la haie au passage des gerbes.
 Là-bas vers le couchant, l'horizon, rouge encor,
 Pavoise de ses feux buisson, arbuste et plante.
 Des javelles, ainsi que les crinières d'or,
 Flottent sur le sommet de la meule roulante,
 Et tout autour des blés, et devant les chevaux,
 De jeunes paysans qu'un coup de bière enflamme
 Chantent, marchant au pas sous l'éclair bleu des faux,
 Et lui, le gars vainqueur, dans son bourg qui l'acclame
 Royalement porté sur ce grand trône roux,
 Hautainement campé sur son œuvre agrandie,
 Et planté dans le grain à hauteur des genoux
 Passe, levant des mains une gerbe brandie.
 Maître ! il me semble, à moi ton fervent, qu'à bon droit
 La fête des blés mûrs rappelle notre fête.
 Sur ton œuvre debout, orgueilleusement droit,
 Tu m'apparais aussi, haut le cœur, haut la tête,
 Toi l'âpre travailleur, l'écrivain rude et fort.
 Ton art robuste et sain est comme un char qui bouge
 Traîné par des bœufs noirs — et ton *Mâle* et ton *Mort*
 Flambent dans ta moisson de cette lueur rouge
 Qu'allume le grand style aux livres qui vivront ;
 Et nous, nous t'acclamons comme ces gars des plaines
 Tandis que ton char passe et que les bras des chênes
 Tendent d'un geste vert leurs rameaux sur ton front.

Certes, Emile Verhaeren fit par la suite, des vers autrement dignes de notre admiration. Mais, plus peut-être dans

la manière dont il fit sa lecture que dans le poème lui-même, on put pressentir la force latente, l'incandescent foyer de forces tumultueuses qui tressaillaient dans ce jeune homme frêle.

Edmond Picard avait vu juste, ce fut un point de départ. Cette même année, les jeunes ayant trouvé un éditeur — l'in vraisemblable aventure ! un vrai qui imprimait à ses frais et payait des droits d'auteur, trois livres paraissent. Les *Flamandes* d'Emile Verhaeren, le *Scribe* d'Albert Giraud, *Kees Doorik* de Georges Eeckhoud.

Tous trois furent mes amis chers, et si, aujourd'hui, ils ont disparu, il me suffit de fermer les yeux pour les revoir, et leurs livres restent vivants.

Albert Giraud, roux, avec ce teint pâle et mat des roux, ses beaux yeux bruns, ses dents noircies par le tabac, et ce geste de gourmet qu'il avait pour savourer l'arôme d'un cigare, spirituel et sarcastique jusqu'à l'ironie insolente, une âme fière en sa tour d'ivoire, gardien farouche de la stricte observance prosodique, hors du siècle.

Et pourtant celui-là même qui avait écrit

Aucun cri de ce temps ne franchira mon seuil,

sut, en une heure d'angoisse commune, mettre le laurier au front de la patrie blessée.

Georges Eeckhoud, à qui ce matin Schaerbeek élevait un monument, sanguin avec sa mâchoire inférieure saillante qui lui donnait un air de dogue surnois, parlant peu, colère vis-à-vis des bourgeois et de l'ordre établi, n'ayant des trésors de tendresse que pour les hors la loi, les las d'aller, les

irréguliers de la ville ou les paysans rugueux de la Campine anversoise.

On voit combien ils étaient dissemblables ; si chez Emile Verhaeren et Albert Giraud, l'un venu d'Anvers, l'autre de Louvain, on retrouve parfois l'écho de nos grands peintres flamands, Eeckhoud ne concevait la littérature que localisée. Verhaeren écrivit en vers libres. Giraud fut fidèle aux leçons du Parnasse.

Il serait donc inexact, à leur propos et à l'égard de ceux qui vinrent renforcer la phalange sacrée, de parler d'école. Ce groupe n'avait d'autre doctrine que la liberté.

On peut cependant, en cherchant bien, trouver quelques ambitions communes.

La première est une réaction contre le parler belge, ses tournures vicieuses, ses expressions impropres, toutes les altérations de la langue française inévitables en pays bilingue.

Nous avons tous l'amour et le respect de la langue française, cet instrument admirable pour exprimer les nuances les plus subtiles de la pensée et du sentiment, ce trésor aux ressources infinies, cette construction merveilleuse qui avait séduit, au XVIII^e siècle, le monde entier par sa précision et sa clarté.

Mais, si nous cherchions à écrire en français, nous cherchions tout autant à ne pas écrire à la parisienne. Que les maîtres de là-bas aient eu sur nous une influence, cela ne peut être contesté, mais nous nous efforcions d'en être indépendants et de ne pas les imiter. Nous voulions être nous, autant que possible, et il nous semblait qu'un drame se passant rue Montagne aux Herbes Potagères pouvait avoir autant d'intérêt que s'il s'était passé Boulevard des Italiens. Nous découvriions dans notre terre assez de beautés, d'acti-

vités diverses pour prétendre nous différencier de nos amis français. En quoi, ce mouvement littéraire fut vraiment national, comme vient de le noter M. Doutrepont.

Indépendants de Paris, mais pourtant chacun de nous y avait des admirations et avait noué des relations épistolaires dont nous étions très fiers.

Rodenbach avait envoyé ses *Tristesses* à Victor Hugo qui lui avait répondu : Il y a plus d'une joie dans vos *Tristesses*. Rodenbach aimait à nous montrer cet autographe ; nous n'étions pas très épatés, car nous soupçonnions une ironie dans l'antithèse du Maître.

Moi, j'avais des lettres de Zola et de J. K. Huysmans.

Enfin, nous entendions, par-dessus tout, être libres. Nous voulions jouir pleinement de notre liberté et la respecter chez les autres. Cette revendication essentielle se manifesta tout d'abord par une réaction contre la discipline intellectuelle du milieu qui classait tout selon l'angle mesquin de la politique d'alors.

Catholiques ou libéraux, issus de Louvain ou de Bruxelles, peu importait : on ne demandait que du talent. Cela semble aujourd'hui tout naturel ; à l'époque, c'était une nouveauté audacieuse.

Un banquet, assistaient Eugène Demolder, Iwan Gilkin, Théo Hannon, Arthur James, Grégoire Leroy, Octave Maus, Van Lerberghe, Van Arenbergh, Wilmotte, Max Waller et Maurice Maeterlinck.

Ce jour-là, ils furent passifs, mais depuis, ils ont tous apporté au mouvement de précieuses contributions. Ils ont réalisé le vœu : donner à la patrie une littérature. Ils l'ont réalisé au delà des plus folles espérances, car les noms de Verhaeren et de Maeterlinck ont dépassé nos frontières et rayonné sur le monde.

A présent, les uns sont morts, les autres sont devenus officiels et académiciens. Les lanceurs de flèches de jadis sont aujourd'hui des cibles. Tant mieux ! Les injustices actuelles sont la rançon de nos injustices passées. Elles prouvent que le mouvement continue, qu'il y a des jeunes qui se remuent et qui montent ; s'ils ont l'existence plus facile que ne l'ont eue leurs aînés, tant mieux encore !

Mais s'il leur est loisible de discuter ceux auxquels j'ai voulu rendre hommage, ils devront suivre le programme de 1883 :

Ecrire dans un français aussi pur et aussi correct que possible ;

Etre eux-mêmes, être de son pays et de son temps, se sentir vis-à-vis des gens et des décors de chez nous, filial ou fraternel, se vouloir près de la nature, de la réalité et des hommes ;

Enfin, sans souci des honneurs et sans souci d'argent, indifférents aux règles, aux conventions, aux consignes, aux académies, laisser chanter leur cœur en toute liberté.

M. Victor Francen, de la Comédie Française, dit trois poèmes d'Albert Giraud : *la Rose et le Glaive*, *le Tribun* et *le Dernier Portrait*, et un poème d'Emile Verhaeren : *le Vieux Baleau*.

M^{me} Eve Francis dit trois poèmes d'Emile Verhaeren : *la Joie*, *Lorsque je fermerai mes yeux...* et *le Saule*.

La séance est levée à 5 heures.

CHRONIQUE

L'EXPOSITION DE LA LITTÉRATURE

L'Académie avait entrepris d'organiser à l'occasion du Centenaire de l'Indépendance belge une exposition de la Littérature, dans les locaux de la Bibliothèque royale.

L'Académie avait réuni des souvenirs des écrivains disparus.

La direction de la Bibliothèque ayant estimé qu'il fallait y ajouter des documents concernant les écrivains vivants qui avaient publié des ouvrages avant août 1914, c'est à elle qu'a été laissé le soin d'organiser l'exposition.

Celle-ci a été inaugurée le 8 novembre. Elle devait fermer ses portes le 31 décembre. Mais les visiteurs étant, à cette date, très nombreux encore, M. Victor Tourneur, conservateur en chef de la Bibliothèque, a décidé de prolonger l'exposition jusqu'au 31 janvier.

CONFÉRENCES

L'Académie a organisé également une série de conférences consacrées à l'histoire de nos lettres de langue française depuis 1830.

Ces conférences ont été faites dans la Salle de Marbre. Les élèves des cours supérieurs des établissements d'enseignement moyen de Bruxelles y avaient été invités.

Le 22 novembre, M. Maurice Wilmotte a parlé de notre littérature de 1830 à 1880.

Le 29 novembre M. Georges Virrès a parlé du roman de 1880 à 1914.

La conférence du 6 décembre a été consacrée, par M. Albert Mockel, à la Poésie.

Celle de M. Georges Rency, le 14 décembre, avait pour sujet le Théâtre.

LE BUREAU

L'Académie a désigné pour remplir les fonctions de directeur en 1931, M. Jules Destrée ; pour remplir celles de vice-directeur, M. Gustave Charlier.

PRIX

Le prix de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques pour la période 1928-29, a été décerné à M. Maurice Tumerelle, pour sa pièce *Sensorium Limited*.

Le jury était composé de MM. George Garnir, Valère Gille et Gustave Vanzype.

Le prix de la Société d'Encouragement à l'Art wallon, pour 1930, a été attribué à M. Hubert Stiernet.

Le jury était composé de MM. Pirard, gouverneur de la Province de Liège ; Fraigneux, échevin de la Ville de Liège ; Alfred Duchesne, représentant le Ministre des Sciences et des Arts ; George Garnir, Louis Delattre, Jules Feller, Hubert Krains et Georges Rency, membres de l'Académie.

TABLE DES MATIÈRES

Séances publiques

<i>Réception de M. Emile Boisacq :</i>	Pages
Discours de M. Jules Feller.....	21
Discours de M. Emile Boisacq.....	45

Séance publique du Centenaire de l'Indépendance Nationale

Messages	81
Discours de M. Georges Doutrepoint	89
Discours de M. Jules Destrée	121

Communications

<i>Sur une lettre de Victor Hugo</i> , par M. Gustave Charlier	59
---	----

Hommages

<i>Albert Giraud</i> . Discours de M. G. Doutrepoint, directeur, à la séance du 11 janvier 1930	5
---	---

Concours

<i>Concours triennal de Littérature française. - Poésie. -</i> Période 1926-1928, rapport fait au nom du Jury par M. P. O. Graillet	11
---	----

Chronique

Elections	19
Le Bureau de l'Académie	19-132
Publications.....	77
Le cabinet de travail d'Albert Giraud.....	77
Congrès	77
Les programmes scolaires.....	77
Exposition de la littérature.....	131
Conférences	131
Prix	132

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
Emile BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles
Gustave CHARLIER, 31, square Vergote, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise) France.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
Georges GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, 38, rue François-Stroobant, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile-Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa «des Abeilles», Les Baulettes, Nice
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).
Georges RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
Fernand SEVERIN, 9, place Comte d' Smet de Naeyer, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emi'e VAN ARENBERGH, 46, boulevard Général Jacque-Brunelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix-Delhasse, 24, Bruxelles.
Georges VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal(Canada)
M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons. 4
Strasbourg.
Brand WHITLOCK.

PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

Communications

- Charles Van Lerberghe*. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.
- Littérature et Philologie*, par Jules FELLER.
- La langue scientifique en Belgique*, par Albert COUNSON.
- Le Premier « Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.
- Le Français d. Gand*, par Albert COUNSON.
- Michel-Ange*, par Arnold GOFFIN.
- Eugène Demolder*, par Hubert KRAINS.
- Qu'est-ce que la civilisation ?* par Albert COUNSON.
- La Clef de « Clitandre »*, par Gustave CHARLIER.
- Ronsard et la Belgique*, par Gustave CHARLIER.
- De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française*, par Albert COUNSON.
- L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française*, par Georges DOUTREPONT.
- Les Classiques jugés par les Romantiques*, par Georges DOUTREPONT.
- Autour du « Premier Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.
- L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.
- Charles De Coster*, par Joseph HANSE.
- L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
- Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.

Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.